

*Au revoir, chère Lucie... Embrasse les  
enfants pour moi... Va maintenant...*

C. I

LIVRAISON 53





## CHAPITRE LVIII.

### UNE AUTRE VISITE AU CHERCHE-MIDI

Ce fut une bien triste fête de Noël que celle qui devait être célébrée cette année là dans l'appartement du capitaine Dreyfus.

Néanmoins, Lucie avait, comme les autres années, préparé un arbre de Noël pour les enfants. Elle avait invité ses parents ainsi que Mathieu.

Mais, comme bien l'on pense, elle se sentait encore plus accablée de tristesse que les autres jours ; elle ne pouvait s'empêcher de penser continuellement au Noël de l'année précédente et à ceux des autres années qui avaient tous été fêtés dans une atmosphère de joie sans mélange.

Ce fut précisément ce jour-là qu'elle reçut la lettre d'Alfred.

La détresse morale que son époux bien-aimé exprimait dans ce message pénétra comme une pointe de fer dans son cœur déjà si cruellement torturé. Elle lut et relut plusieurs fois la navrante épître, puis, oubliant presque l'existence des ses enfants et de ses invités, elle n'eut plus d'autre pensée que celle de courir auprès de son époux.

Et comme, cette fois-là, elle tenait à se rendre seule

au Cherche-Midi, elle ne mit personne au courant de son intention.

Vers deux heures de l'après-midi, tandis que Mathieu s'occupait d'amuser les enfants qui dansaient autour de l'arbre de Noël en poussant des cris de joie, elle sortit pour aller à la prison.

Elle craignait un peu que le commandant Forzinetti ne serait pas à son bureau ce jour-là et qu'il serait sorti pour aller passer l'après-midi avec des parents ou des amis. Dans ce cas le fonctionnaire qui le remplacerait ne voudrait peut-être pas lui permettre de voir Alfred.

Heureusement, le brave officier était resté à son poste comme les autres jours et il la reçut avec toute la bonté dont il n'avait jamais cessé de faire preuve envers elle et envers son mari.

— Je pensais bien que vous alliez venir aujourd'hui, lui dit-il. Je vous attendais, en quelque sorte..... L'heure des visites est déjà passée, mais je ferai une exception pour vous parce que, malgré le jugement du conseil de guerre, je suis toujours persuadé de l'innocence du capitaine Dreyfus.....

— Merci, commandant ! répondit la jeune femme avec émotion. Mais pourquoi, hélas, les autres ne pensent ils pas comme vous !

— Ne vous désespérez pas Madame..... Se tromper est le propre des humains, mais en fin de compte, la vérité finit toujours par remonter à la surface..... Un jour ou l'autre on s'apercevra de l'erreur qui a été commise et alors, il faudra bien qu'on la répare.....

— Croyez-vous réellement cela, Monsieur le commandant ?

— J'en ai la conviction absolue, Madame, répondit Forzinetti sans hésiter.

— Moi, dit Lucie, je serais plutôt portée à croire que

l'on fera tout le possible pour que la vérité ne soit jamais connue et que l'on a voulu sacrifier mon mari pour sauver quelqu'un autre.....

Le commandant détourna un peu son regard.

— Cela..... n'est pas impossible, murmura-t'il avec un accent douloureux. Mais il ne faut pas oublier que, dans la vie, tout ne dépend pas de la volonté des hommes... Il faut aussi tenir compte des intentions de la Providence.

— Que Dieu vous entende, commandant !..... Sa miséricorde est effectivement mon seul espoir maintenant...

Puis, changeant de sujet, elle demanda :

— Comment va mon mari ?..... Est-ce qu'il est toujours aussi abattu ?

— Non, pas tout-à-fait.... Le pire est passé maintenant..... Il s'est un peu tranquilisé..... Naturellement, il ne se résigne pas et il a conservé l'espoir de faire démontrer son innocence.... Il a été beaucoup encouragé par son avocat qui est certainement un homme très capable et il sait que la sentence ne pourra pas être mise à exécution avant que soit terminée la procédure en appel qui peut durer assez longtemps..... Il faudra qu'on le laisse ici encore un moment, ici ou dans une autre prison de Paris.....

— Et puis ?

La voix de la malheureuse tremblait d'angoisse.

Le visage du commandant s'assombrit. Il était à peu près persuadé de ce que le pourvoi en appel ne servirait à rien autre qu'à retarder un peu l'exécution de la sentence et que Dreyfus serait envoyé dans une île voisine de la Guyane, probablement à l'île du Diable, qui sert habituellement de lieu de détention pour les criminels politiques. Mais il n'aurait pour rien au monde voulu dire cela à Lucie et il murmura :

— Et puis..... Et puis je ne sais pas.... La chose va sans doute traîner en longueur, comme toutes les affaires

militaires..... Il y aura des enquêtes et des contre-enquêtes à n'en plus finir et j'espère bien que M<sup>e</sup> Demange arrivera à obtenir la mise en liberté provisoire de son client... Vous comprenez bien que ces messieurs ne vont pas admettre du jour au lendemain qu'ils se sont trompés !..... On s'arrangera pour faire traîner l'histoire jusqu'à ce que le public s'en soit désintéressé et puis on y mettra fin le plus discrètement possible..... Comprenez-vous ?

Mais Lucie ne paraissait pas du tout convaincue de ce que les choses allaient se passer aussi bien, et elle s'était mise à pleurer silencieusement.

Le brave homme la considérait avec un air navré, comprenant parfaitement bien ce qu'elle pensait.

Enfin, pour faire diversion, il lui offrit son bras et lui dit doucement :

— Venez, Madame..... Je vais vous conduire auprès de votre mari.....

Et il l'entraîna vers le corridor sur lequel donnaient les cellules.





## CHAPITRE LIX.

### UNE TRISTE JOIE

A demi inconsciente, incapable d'évertuer une pensée nette, Mme Dreyfus s'avancait le long du corridor avec le commandant Forzinetti.

Tous deux marchaient sans dire un mot.

Forzinetti ne conduisait pas la jeune femme au parloir comme il aurait dû le faire pour se conformer au règlement, mais directement à la cellule du condamné.

Il se fit donner les clefs par le gardien, puis il ouvrit lui-même la porte et murmura en s'effaçant pour laisser passer Lucie :

— Entrez, Madame..... Quoi que ce soit formellement défendu, je vais vous laisser seule avec votre mari.....

La malheureuse était trop émue pour répondre, mais le regard qu'elle adressa au brave officier suffit à lui démontrer sa gratitude infinie.

Dès que la jeune femme fut entrée, le commandant referma la porte, puis il s'éloigna un peu dans le corridor, par discrétion, pour ne pas entendre ce que les deux époux allaient se dire.

Maintenant que le moment qu'elle avait attendu si longtemps était venu, le moment où elle pourrait enfin se trouver seule, en tête-à-tête avec son mari, Lucie paraissait comme pétrifiée.

Elle était demeurée immobile près de la porte, et elle ne trouvait pas la force de faire un pas en avant.

Interrompant ses douloureuses méditations au bruit de la porte qui s'ouvrait, le détenu leva la tête et, reconnaissant sa femme, il se leva d'un bond.

Il voulut se porter à sa rencontre, mais ses jambes refusèrent de le porter. Il était tellement ému de cette visite tellement inattendue qu'il s'écoula près d'une minute avant qu'il fut capable de parler.

Il réussit seulement à tendre les bras en avant. Lucie regarda encore un instant ce pauvre visage crispé par la souffrance, puis elle s'élança vers lui et se serra convulsivement contre sa poitrine.

Le capitaine Dreyfus, qui avait saisi entre ses bras son épouse adorée, ne pouvait que balbutier :

— Lucie !.... Lucie..... Ma chère Lucie !

Il ne parvenait pas à dire autre chose.

La jeune femme appuya sa tête sur l'épaule de son mari qui ne se lassait pas de lui caresser les cheveux et ses joues inondées de larmes.

Quelques minutes s'écoulèrent ainsi.

Les deux malheureux continuaient de se taire, se caressant et s'embrassant amoureusement ; enfin après un baiser encore plus ardent que les autres, Lucie murmura :

— Alfred, mon pauvre Alfred !.... Comment te sens-tu ?.... As-tu beaucoup souffert ?

— Ah Lucie, j'ai souffert comme un damné ! répondit le détenu..... Au cours des premières heures qui ont suivi la lecture de la sentence, j'ai cru que j'allais mou-

rir !..... Tout mon être se révoltait contre cette effroyable injustice et mon impuissance devant la cruauté du destin me faisait crier de rage..... J'aurais voulu sortir dans la rue pour crier devant tout le monde que je suis innocent... mais à quoi cela aurait-il servi ?.... Personne n'aurait voulu me croire..... Tout le monde est ligué contre moi !..... J'ai frappé les murs de mon cachot jusqu'à que mes poings fussent ensanglantés..... Mais maintenant je suis plus calme, Lucie.....

Et le malheureux s'arrêta un instant pour regarder sa femme qui s'était appuyée au mur pour se soutenir, car elle n'en pouvait plus.

Puis il reprit :

— Toi Lucie, tu sais combien ma condamnation est injuste..... Et si mon recours en appel devait être rejeté, je n'aurais plus qu'à me résigner à subir les conséquences de cette monstrueuse injustice !

Appuyant une main sur l'épaule de sa femme, il continua d'une voix tremblante :

— De toute façon, il nous reste encore un faible espoir, ma petite Lucie..... Pour affronter cette lutte, il faudra que tu aie beaucoup de force et de courage..... Quant à moi, si ce n'était pour toi et pour les enfants, je renoncerais à tout..... Ces trois mois de détention m'ont épuisé..... Je suis fatigué..... terriblement fatigué !

Lucie l'embrassa sur le front avec une tendresse infinie.

— Aie encore un peu de patience, mon chéri ! lui dit elle. Tu verras que tout s'arrangera au dernier moment... Le commandant Forzinetti en est persuadé lui aussi ; il me l'a encore dit tout à l'heure.....

— Le commandant Forzinetti est un bien brave homme, remarqua le condamné. Il a vraiment fait tout ce qu'il a pu pour que mon séjour ici ne soit que le moins pé-

nible possible, mais il ne pouvait pas faire grand chose.....

— Il a, en tout cas, mérité de notre part une reconnaissance sans limites, répondit la jeune femme et nous saurons bien la lui témoigner par la suite..... J'espère bien que nous n'aurons bientôt plus besoin d'avoir recours à sa bonté, mais si par extraordinaire le pire devait arriver, si l'on devait t'envoyer quelque part au loin, tu peux être bien sûr que moi, je ne t'abandonnerai jamais, quoi qu'il arrive..... Partout où tu seras, je tâcherai d'y aller aussi et quand je ne pourrai pas être auprès de toi en réalité, je serai toujours à tes côtés par la pensée..... Promets-moi de te souvenir toujours de ce que je te dis maintenant..... Moi et les enfants, nous irons là où tu seras, fut-ce au bout du monde.....

Le capitaine Dreyfus était en proie à une émotion qu'il aurait été impossible de décrire.

Il serrait sa femme entre ses bras comme si l'on avait voulu la lui enlever de force. Il l'embrassait avec frénésie et ses yeux étaient remplis de larmes.

— Je sais bien que rien n'est au-dessus de ta grandeur d'âme, ma Lucie, lui dit-il, — mais à quoi sert notre volonté quant tout le monde est contre nous ?..... Les gens qui m'ont condamné ne permettraient sans doute pas que tu vienne me rejoindre dans l'enfer où ils vont sans doute m'envoyer..... Puisqu'ils ne connaissent même pas la justice, comment veux-tu qu'ils connaissent la pitié ?

La jeune femme le regarda avec un air épouvanté.

— Crois-tu réellement qu'ils seraient capables de pousser la cruauté jusqu'à ce point-là ? demanda Lucie.

— Je ne le sais pas Lucie, mais ça ne me paraît pas invraisemblable..... Après ce qu'on m'a déjà fait, pourrait-on encore s'étonner de quelque chose ?..... Evidemment, il reste encore l'espoir de l'appel..... Mais après ça...

Et le prisonnier fit un geste vague, comme pour ex-

primer son peu d'espoir envers la justice de ceux qu'il ne pouvait plus considérer autrement que comme des ennemis.

— Espérons, Alfred..... Espérons pour le mieux.....

Le prisonnier embrassa encore une fois son épouse puis il s'exclama dans un élan de tendresse passionnée :

— Comme tu es bonne, Lucie !... Tu as bien fait de venir justement aujourd'hui... Je me sentais tellement triste, tellement malheureux en pensant que c'est Noël et que je devais rester enfermé ici tout seul, au lieu de pouvoir être avec toi et les petits !

— Moi aussi, je n'ai pas cessé de penser à toi, Alfred.

— J'espère bien que, malgré mon absence, les enfants vont fêter Noël comme d'habitude.....

— Certainement..... J'ai fait venir un arbre de Noël, comme les autres années.....

— Tu as très bien fait..... Est-ce qu'ils continuent toujours de demander après moi ?

— Oh oui !... Surtout Pierrot !..... Il faut toujours inventer de nouvelles histoires pour leur expliquer ton absence, et malgré tout, ils s'impatientent souvent de devoir rester si longtemps sans te voir !

Alfred Dreyfus porta à sa bouche son poing serré. La douleur le suffoquait.

— Pierrot !... La petite Jeanne ! gémit-il. Quand pourrai-je de nouveau caresser leurs petites têtes ?

Et le malheureux serra ses poings d'un mouvement convulsif. De nouveau, le désespoir s'emparait de son âme.

— Ah, Lucie ! s'écria-t'il. Il y a des moments où je crois que je vais devenir fou !... Je me demande comment il est possible qu'un être humain puisse supporter de pareilles tortures.....

— Courage, Alfred..... Ce sera bientôt fini.....

— Oui, Lucie..... Je ferai de mon mieux.....

Les deux époux s'embrassèrent encore une fois et restèrent longtemps serrés l'un contre l'autre, pleurant silencieusement

Enfin, ils entendirent un bruit de pas venant du corridor. Instinctivement, ils tournèrent leurs regards vers la porte qui ne tarda pas à s'ouvrir.

Le commandant Forzinetti apparut.

Lucie le regarda avec angoisse.

— Le moment est venu..... il faut que je m'en aille, balbutia-t-elle.

Alfred la serra entre ses bras comme s'il avait eu l'intention de s'opposer à son départ.

— Nous nous reverrons bientôt, mon chéri, dit la jeune femme d'une voix douce.

Et, se tournant vers le commandant elle reprit :

— N'est-ce pas, Monsieur le commandant que je pourrai encore revenir voir mon mari ?

Le brave homme fit un signe affirmatif.

— En ce qui me concerne, déclara-t'il, je ferai toujours tout mon possible pour vous être agréable..... Vous pourrez revenir assez souvent.....

Les deux époux se serrèrent les mains en se regardant dans les yeux.

— Au revoir, chère Lucie..... Embrasse les enfants pour moi et fais de ton mieux pour qu'ils s'amuse bien ce soir..... Va maintenant, Lucie.....

En disant cela, le prisonnier avait fait un grand effort pour contenir ses larmes.

— Venez, Madame, dit Forzinetti sur un ton plein de respect pour cette immense douleur.....

La jeune femme obéit en silence.

L'instant d'après, la porte de la cellule se referma.

Alors, le détenu se laissa tomber sur sa couchette et éclata en sanglots désespérés.



## CHAPITRE LX.

### UNE VISITE INATTENDUE.

Chez le capitaine von Schwartzkoppen, on était également en train de préparer un arbre de Noël. Cette fois, Mme von Schwartzkoppen avait confié ce soin à sa nièce qui s'était immédiatement mise à l'œuvre, contente de cette occasion de rester seule.

Brigitte von Sheden n'avait jamais autant recherché la solitude que durant ces derniers jours.

Il lui semblait tellement doux de pouvoir s'abandonner sans réserve aux tendres rêves de son cœur !

Ah !... Elle ne savait que trop bien que ces songes ne pouvaient se réaliser, mais le seul fait d'y penser la plongeait dans une sorte de délicieuse extase.

Et, de temps à autre, ses lèvres laissaient échapper un nom :

— Mathieu !

Puis elle se mettait à réfléchir sur la façon dont elle pourrait aider le jeune homme à démontrer l'innocence de son frère et, chaque fois que son oncle sortait de son cabinet de travail, elle y entrait pour examiner rapidement les papiers qui se trouvaient toujours en grand nombre sur le bureau, dans l'espoir qu'elle y trouverait

un jour ou l'autre un document qui pourrait constituer une preuve de l'innocence d'Alfred Dreyfus.

Jusqu'à ce moment, elle n'avait encore rien trouvé qui aurait pu être de la moindre utilité dans ce sens.

Qui pouvait bien être le coupable ?..... Où trouver un indice permettant de découvrir son identité ?

La jeune fille n'oubliait point, pas même pour un furtif instant, la promesse qu'elle avait faite à Mathieu. Mais malgré toute sa bonne volonté, ses efforts ne semblaient pas devoir être couronnés de succès.

Dans l'après-midi, elle devait aller rencontrer le jeune homme, à qui elle avait donné rendez-vous dans le jardin du Luxembourg, et elle était très chagrinée de n'avoir aucune bonne nouvelle à lui apporter.

Plongée dans ses douloureuses réflexions, Mlle von Sheden ne s'était point aperçue de ce que la porte venait de s'ouvrir et de se refermer sans avoir fait le moindre bruit.

L'instant d'après, deux mains lui couvraient les yeux tandis qu'une voix bien connue s'exclamait :

— Devine qui je suis !

— Toi, Fritz ?

— Précisément.....

Et Fritz von Stetten, prenant un monocle dans sa poche se mit à l'essuyer avec un mouchoir de soie.

Puis, il se mit à fixer sur Brigitte un regard scrutateur.

— Il me semble que mon arrivée inattendue ne te cause pas une bien grande joie ! fit-il avec un accent d'ironique reproche. Je m'attendais à un autre genre d'accueil.....

La nièce de l'attaché militaire se recula un peu et s'appuya au dossier d'un fauteuil.

Une expression de trouble et d'embarras était appa-

rue dans ses yeux et son regard inquiet ne se détachait pas du visage de son fiancé.

Fritz von Stetten était un beau jeune homme, de taille haute et élancée, mais avec de larges épaules de lutteur. Son visage, complètement rasé était déjà sillonné de quelques rides et il y avait beaucoup de cheveux blancs à ses tempes.

Sous le regard froid et scrutateur de son fiancé, Mlle von Sheden se sentait visiblement intimidée. Néanmoins, elle fit un effort pour sourire et elle murmura :

— Pardonne-moi, Fritz..... Il faut m'excuser..... J'ai été tellement saisie de te voir tout à coup alors que je ne m'y attendais nullement.....

Le jeune homme se pencha pour baiser la main de Brigitte.

Puis il l'attira vers lui et l'embrassa à plusieurs reprises. Au contact du superbe corps de la jeune fille il frémissait de désir et ses yeux lançaient des éclairs de passion, mais Brigitte, au contraire faisait une grimace de contrariété qu'on aurait pu prendre pour de la répugnance et elle cherchait instinctivement à le repousser.

Stupéfait et indigné, le jeune junker s'écria :

— Mais qu'est-ce que tu as donc aujourd'hui ?..... Tu es folle ? Il me semble que j'ai bien le droit de t'embrasser ?..... Ton attitude est vraiment ridicule !

La jeune fille ne répondit pas.

Elle avait baissé les yeux et elle se détourna du côté de la fenêtre pour que Fritz ne puisse pas voir les larmes

La voix du jeune homme s'éleva de nouveau.

— Il faut de la patience avec toi ! s'exclama-t'il. Mais j'espère que ça va aller mieux quand nous serons mariés..... J'en ai parlé à ton père ces jours-ci et nous avons décidé que le mariage aurait lieu le plus tôt possible.....

Mlle von Sheden devint livide.

Machinalement, elle eut un geste impulsif comme pour se défendre d'un danger qui l'aurait soudain menacée.

Mais avant qu'elle ait eu le temps de répondre, la porte s'ouvrit de nouveau et le capitaine von Schwartzkoppen apparut.

— Eh bien Brigitte ?... Qu'en dis-tu ? demanda-t'il avec un joyeux sourire. Qui se serait imaginé que nous allions recevoir aujourd'hui la visite de notre cher Fritz ?

Mais en se rendant compte de l'étrange attitude des deux fiancés, le diplomate changea tout-à-coup d'expression.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t'il avec un air stupéfait. Je croyais vous trouver en train de vous embrasser comme deux tourtereaux et, au lieu de cela, me semblerait presque que vous venez de vous battre !

Fritz von Stetten s'approcha de Brigitte et, la prenant par la taille, il l'obligea à se tourner vers son oncle.

— Ce n'est rien ! dit-il avec un air insouciant. Brigitte n'est pas encore revenue de la surprise que mon arrivée inopinée lui a causée..... Il lui semble encore inconcevable que je sois venu passer Noël à Paris.....

\*  
\*\*

Effectivement Mlle von Sheden n'était pas encore revenue de la très désagréable surprise qu'elle avait éprouvée en voyant surgir Fritz von Stetten d'une façon aussi inattendue et intempestive.

Et dire qu'elle avait attendu ce jour avec tant d'impatience !

Pourtant son oncle et sa tante lui avaient fait de très beaux cadeaux et son fiancé avait également tenu à lui apporter un objet de valeur : un collier de quatre rangs de perles fines qu'il lui mit lui-même autour du cou.

— Est-ce qu'il te plaît ? lui demanda-t'il tandis qu'elle se regardait dans la glace.

— Il est magnifique ! répondit la jeune fille qui aurait de beaucoup préféré ne point recevoir ce cadeau.

Elle se sentait une grande envie de pleurer, mais elle sut se dominer courageusement afin de pas laisser deviner son état d'âme.

Durant le déjeuner, elle ne prononça pour ainsi dire pas une parole. Elle restait silencieuse et, en apparence indifférente à tout.

Son esprit était bien loin. Elle rêvait à un bonheur qu'elle ne pourrait sans doute jamais atteindre.

Mais tout-à-coup, elle sursauta.

Elle venait d'entendre prononcer le nom d'Alfred Dreyfus.

— Tout le monde, en Allemagne, s'intéresse à cette affaire, disait Fritz von Stetten. Les journaux ont publié à ce sujet des articles tout-à-fait passionnants..... Le verdict n'a étonné personne..... L'on prévoyait que Dreyfus allait être condamné à la déportation à perpétuité ; ce ne pouvait guère être autre chose.....

— En effet, répondit froidement l'attaché militaire.

— Moi, je trouve que c'est honteux de faire souffrir ainsi un innocent ! s'exclama Mlle von Sheden avec un accent passionné. C'est indigne d'une nation civilisée.....

Fritz von Stetten fixa sur la jeune fille un regard de curiosité un peu méprisante et il remarqua sur un ton railleur :

— Tiens !..... Il y a donc quand même quelque chose à quoi tu t'intéresse ?..... Tu prends la défense de Drey-

fus ?..... Il a bien de la chance !

— Tu ne devrais pas parler sur ce ton d'une chose aussi tragique ! lui reprocha la jeune fille. Ce malheureux officier est certainement innocent et je ne comprend pas pourquoi on empêche mon oncle de témoigner en sa faveur..... On voit bien que, dans certaines classes de la société, on ne connaît ni la pitié, ni la justice.....

Le visage de Fritz von Stetten prit une expression de hautaine supériorité.

— Ma petite, lui dit-il sur un ton doctoral et sévère, tâche de te mettre dans la tête une fois pour toutes que la future épouse d'un diplomate doit s'habituer à considérer invariablement les choses sous l'angle du plus haut intérêt de la nation que sert son époux..... Nous autres qui avons le privilège d'appartenir au plus hautes sphères de notre pays, nous avons le devoir absolu d'agir, de penser et de parler, non pas selon les impulsions de nos sentiments personnels, mais selon ce que nous ordonnent les circonstances, les exigences sociales, professionnelles ou patriotiques... C'est à ce prix seulement que l'on parvient à maintenir la supériorité d'une élite.....

— Je comprends que tu dise cela en qualité de diplomate, répondit la jeune fille. Mais en dehors de cela, ne te sens-tu pas indigné toi aussi de ce que ce malheureux qui n'a rien fait de mal soit traité comme un criminel ?

— Ça ne me regarde en aucune façon ! répliqua le jeune homme sur un ton brutal. Les Français n'ont qu'à se débrouiller entre eux.....

Indignée, la jeune fille se leva et se dirigea vers la fenêtre.

Fritz la suivit un instant du regard, puis il haussa les épaules avec un geste d'insouciance.

Durant quelques instants, personne ne dit mot. En-

fin le capitaine von Schwartzkoppen crut devoir excuser sa nièce en expliquant au jeune homme que sa sympathie pour Dreyfus était assez justifié par le fait que le propre frère du capitaine l'avait sauvée d'un accident qui aurait pu avoir les plus graves conséquences.

Monsieur von Stetten écouta ce récit jusqu'à la fin sans interrompre une seule fois l'attaché militaire pour lui poser quelque question ou pour exprimer une opinion quelconque.

Pendant ce temps, Brigitte était revenue s'asseoir à table, mais maintenant, la présence de son fiancé lui était devenue odieuse et, une demi-heure plus tard, elle demanda la permission de se retirer, invoquant le prétexte d'un violent mal de tête.

De fait, son air souffrant et sa pâleur paraissaient justifier suffisamment cette requête.

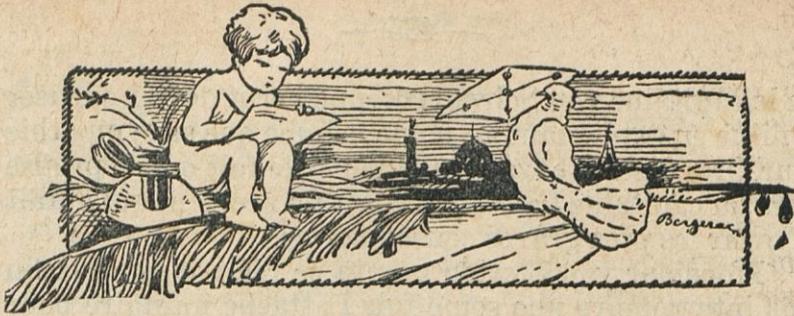
Dès qu'elle fut rentrée dans sa chambre, Mlle von Sheden laissa échapper un profond soupir et elle referma la porte à clef, afin d'être bien sûre de ce que personne ne viendrait l'importuner malgré elle.

Elle resta assez longtemps assise dans un fauteuil, plongée dans de profondes méditations.

Comment allait-elle faire pour aller au rendez-vous qu'elle avait donné à Mathieu Dreyfus ?

Il fallait absolument trouver un moyen pour cela et ce ne serait sans doute pas tellement difficile, mais si Fritz von Stetten la suivait ?





## CHAPITRE LXI.

### UNE NOUVELLE INATTENDUE.

— Qu'est-ce que tu as Georges ?... Tu me sembles nerveux...

Telles furent les paroles que prononça l'épouse du colonel Piquart ce soir-là, au moment où son mari rentrait à la maison.

Et comme l'officier ne répondait pas tout de suite, elle insista :

Dis-moi ce qui est arrivé, Georges... Il me suffit de te regarder pour voir qu'il y a quelque chose d'anormal...

En effet, répondit le colonel. Il est arrivé quelque chose de tout à fait extraordinaire...

— J'en étais sûre... De quoi s'agit-il ?

— Eh bien, comme Sandher est malade, j'ai été désigné pour remplir les fonctions de chef du Département Secret de l'Etat Major...

— Que je suis contente !... En effet, c'est une surprise...

— C'est vrai ! dit l'officier. Je me serais attendu à n'importe quoi plutôt qu'à cette nomination...

— De toute façon, c'est une bonne nouvelle et cela montre qu'on ne t'en veut pas pour l'attitude que tu as

prise en ce qui concerne l'affaire Dreyfus...

— C'est ce qu'il semble et c'est justement celà qui m'étonne le plus... Dieu sait si on ne m'aurait pas nommé à ce poste précisément pour faire preuve d'impartialité !

— Je n'y aurais pas pensé, mais çà me paraît fort possible... Mais le plus clair de tout, c'est que çà te fait faire un grand pas en avant...

— Et que çà me jette d'écrasantes responsabilités sur les épaules ! complèta l'officier.

— Quant à çà... Il est évident qu'il n'y a pas de roses sans épines...

Il y eût un instant de silence. Madame Piquart réfléchit un instant, puis elle reprit :

— Maintenant que tu vas occuper une situation plus élevée et que ton autorité se trouvera considérablement augmentée, ne crois-tu pas que tu pourrais peut-être faire quelque chose en faveur de Dreyfus ?

Le colonel Picquart prit un air perplexe.

— Ça, fit-il, je ne peux pas encore le savoir... Avant tout, il faudra que je me rende compte du champ que ma nouvelle situation ouvre devant moi... Il faudra aussi que je surveille attentivement la marche de l'affaire, ce qui n'est pas facile, parce que maintenant, tout se passe derrière des portes closes...

— Jusqu'à présent tu n'as encore rien pu savoir ?

— Rien de bon, en tout cas... Je crains fort que le pourvoi en appel va être rejeté... Et alors, il faudra bien que la sentence soit mise à exécution...

Madame Piquart sursauta :

— Mon Dieu ! s'exclama-t-elle, pauvre Dreyfus ! Alors... Ce sera pour lui la dégradation et la déportation à l'Île du Diable ?

— Plus que probablement...

— Et toi ?... Quelle est ton opinion ?... Es-tu tou-

jours convaincu de son innocence ?

— Plus que jamais !... Je suis absolument persuadé de ce que ce malheureux est victime d'une monstrueuse intrigue...

Un profond soupir s'échappa des lèvres de la bonne dame.

— Pauvre homme ! dit-elle. Comme il doit souffrir !

— Hélas, oui !... Je ne pense pas qu'il soit possible de concevoir quelque chose de plus tragique... Se voir deshonoré et condamné à un châtement qui doit durer autant que la vie sans avoir commis aucune faute !... Et ne rien pouvoir faire pour se défendre !... Se sentir pieds et poings liés au pouvoir d'ennemis implacables et de mauvaise foi !... Il y a vraiment de quoi perdre la raison... Cela nous reporte aux plus sombres périodes du Moyen-Age... Si une telle chose devait m'arriver à moi, je suis sûr que je me tuerais... Je me casserais la tête contre les murs de ma cellule !

— Et cette pauvre Madame Dreyfus ?... Et ces malheureux enfants ! gémit Madame Piquart en se passant une main sur le front avec un air de désespoir.

— Oui, les enfants, pauvres petits !... Est-ce que tu es allée les voir ?

— Non... Pas encore... Si j'y étais allée, je te l'aurais dit, Georges...

— Et pourquoi ne vas-tu pas leur apporter quelques paroles de consolation ?... Ils doivent en avoir grand besoin !

— Sans doute... Mais j'hésite toujours à y aller parce que je voudrais pouvoir leur apporter quelque chose de mieux que de simples paroles de consolation... Je voudrais au moins avoir quelque motif de pouvoir leur donner à entendre que des amis cherchent sincèrement à leur rendre service et qu'il y a encore de l'espoir pour eux...

Le colonel Picquart baissa la tête et répondit :

— Tu peux toujours dire à Madame Dreyfus que nous n'avons jamais cessé d'être convaincus de l'innocence du capitaine et que nous n'hésiterons pas à faire quelque chose pour lui s'il s'en présente la moindre possibilité...

Puis un éclair de rage passa dans les yeux de l'officier et il gronda :

— Et dire que les vrais coupables ont la lâcheté de rester cachés dans l'ombre tout en sachant que ce malheureux martyr souffre pour expier leur crime !

— Oui, Georges !... Mais un jour ou l'autre, tout ce là se saura... La justice immanente peut sembler imparfaite, et peut-être l'est-elle en réalité, mais cela n'empêche qu'elle existe et que ses effets, pour être souvent tardifs, ne s'en font pas moins toujours sentir...

— Je crois que tu as raison, en effet, ma chère Blanche, répondit le colonel en posant sur sa femme un regard de tendre admiration.





## CHAPITRE LXII.

### LE SECRET DECOUVERT.

Le hasard avait aidé Brigitte von Sheden à réaliser son désir au sujet du rendez-vous qu'elle avait avec Mathieu Dreyfus.

Son fiancé était sorti avec un ami qui était venu le chercher et la jeune fille avait mis cette occasion à profit pour quitter la maison à son tour.

Dès qu'elle fut arrivée à l'endroit convenu, devant le palais du Luxembourg, du côté du jardin, elle vit le jeune homme qui l'attendait et qui se porta rapidement à sa rencontre.

Les deux jeunes gens se serrèrent la main et se regardèrent longuement dans les yeux. Puis, Mathieu Dreyfus toucha de ses lèvres la main gantée de Mademoiselle von Sheden...

Il lui offrit son bras et ils se mirent à marcher vers le centre du jardin.

Ils s'intéressaient tellement l'un à l'autre qu'ils ne s'apercevaient nullement de ce qu'un homme les suivait à une certaine distance, sans d'ailleurs prendre la précaution de beaucoup se cacher.

Cet homme n'était autre que Fritz von Stetten.

Par un pur hasard, il avait aperçu sa fiancée au moment où, presque en courant, elle tournait le coin de la rue de Bellechasse et du Boulevard Saint-Germain, et, intrigué par son allure insolite, il s'était mis à la suivre, quittant pour cela l'ami qui était avec lui et lui donnant rendez-vous pour le lendemain.

Il avait déjà compris que sa fiancée avait beaucoup changé depuis qu'il l'avait vue pour la dernière fois, et il devinait qu'elle devait avoir un secret de cœur.

Aussi, quand il la vit aborder le jeune Israélite, n'éprouva-t-il aucune surprise.

Par contre, il se sentit subitement envahi d'un tel sentiment de rage qu'il eût beaucoup de peine à se contenir.



Mathieu Dreyfus et Mademoiselle von Sheden ne se lassaient pas de se regarder en souriant, tout en se promenant doucement le long des allées du magnifique parc.

— J'étais déjà là depuis un bon moment quand vous êtes arrivée, dit le jeune homme. Et je commençais à craindre que vous n'alliez pas venir... J'étais tout à fait désespéré !... Cette promenade que vous m'accordez est vraiment ce que j'aurais pû souhaiter de plus beau pour ce jour de Noël. C'est pour moi une joie incomparable que de pouvoir contempler vos beaux yeux, et votre souvenir est ma plus grande consolation...

Le visage de la jeune fille s'assombrit un peu.

— Et moi, fit-elle, je me sens presque coupable envers vous, parce que j'aurais tant voulu pouvoir vous apporter quelque chose qui aurait pu servir à démontrer l'innocence de votre frère et que je n'ai encore rien trou-

vé... Tous mes efforts, jusqu'à présent, sont demeurés inutiles...

— Vous avez donc tenté quelque chose pour essayer de découvrir le vrai coupable ? demanda Mathieu avec une voix vibrante de tendresse.

— Certainement... J'ai fait comme je vous l'ai déjà dit, mais ça n'a servi à rien...

— Et vous avez eû la témérité de vous exposer à être surprise par votre oncle ?... Vous avez fait cela pour mon frère ?

Brigitte von Sheden sourit et répondit en baissant un peu la voix :

— Non seulement pour votre frère, mais aussi pour vous, Monsieur Dreyfus...

— Je ne sais vraiment pas comment vous remercier...

— C'est moi qui vous dois de la reconnaissance ! protesta la jeune fille, avec fermeté. Croyez-vous donc que je pourrai jamais oublier le service que vous m'avez rendu ? Vous ne pouvez pas vous imaginer à quel point cela me ferait plaisir de pouvoir contribuer à la réhabilitation de votre frère et combien je suis triste de n'être encore arrivée à rien dans ce sens...

Mathieu eût un geste de résignation.

— Ne vous tourmentez pas à propos de cela, Mademoiselle von Sheden, dit-il, je vous suis infiniment reconnaissant de vos bonnes intentions, mais je prévoyais bien que votre admirable dévouement resterait inutile... Ne gâtons pas cet heureux moment par des recrets qui ne peuvent servir à rien... Ne pensons qu'à l'instant présent...

— Vous avez raison, répondit Brigitte en laissant échapper un soupir. Ne pensons qu'au moment présent d'autant plus qu'on ne peut jamais savoir si un heureux

moment se reproduira jamais...

— Est-ce que vous le regretteriez si le moment présent ne se reproduisait plus ? interrogea Mathieu.

Mademoiselle von Sheden ne répondit pas, mais ses yeux exprimaient sa pensée mieux que des paroles n'auraient pû le faire. Presque machinalement, le jeune homme lui serra la main.

— Pourrions-nous nous revoir de temps en temps ? reprit-il.

Elle secoua la tête en un geste négatif et répondit :

— Hélas, non !... Et pourtant celà me ferait bien plaisir !

Mathieu se mordit les lèvres, car il savait bien que Brigitte von Sheden appartenait à un autre homme, que cette fleur enchanteresse n'était pas pour lui !

Une période de silence les isola tous deux dans leurs méditations respectives. Ils continuaient leur chemin le long des allées du jardin en se tenant étroitement par le bras comme s'ils n'avaient plus voulu se séparer.

A un certain moment, la jeune fille introduisit sa main dans son manchon et en retira un petit paquet.

— Je vous ai apporté un petit cadeau, Monsieur Dreyfus, dit-elle... Ce n'est qu'une toute petite chose pour vous montrer mon immense gratitude envers vous...

Mathieu la regarda avec un air stupéfait.

— Un cadeau... Pour moi ? murmura-t-il.

— Oui... Acceptez-le de bon cœur comme je vous l'offre, mon cher ami...

Sans dire un mot le frère d'Alfred Dreyfus prit le petit objet et défit le papier découvrant le portefeuille de soie que la jeune fille avait brodé pour lui.

Il le contempla longuement, puis il dit :

— Et c'est vous qui avez brodé celà, Mademoiselle ? Pour moi ?

— Oui... Pour vous...

Mathieu s'empara de nouveau d'une des mains de Brigitte et la baisa amoureusement.

— Comment vous remercier pour tant de gentillesse ?

— Que dites-vous là ?... N'est-ce pas moi qui ai contracté envers vous une dette dont je ne pourrai jamais m'acquitter ?

— Non, mademoiselle. Ce que j'ai fait n'a été que l'accomplissement d'un devoir et vous ne me devez aucune reconnaissance pour celà...

— De toute façon, ce portefeuille sera un souvenir pour vous rappeler de moi... Plus tard, quand je ne serai plus à Paris, quand je...

Elle ne put continuer, parce que les larmes étouffaient sa voix.

A ce moment, Mathieu se retourna d'un mouvement instinctif, comme pour voir si personne ne les regardait.

Il aperçut alors un homme qui paraissait très surexcité et qui se dirigeait vers eux à grandes enjambées.

Brigitte se retourna aussi et, à son grand étonnement, elle reconnut Fritz von Stetten, son fiancé.

— Quelle étrange hasard ! s'exclama l'Allemand d'une voix étranglée de fureur. Je ne me serais certainement pas attendu à te rencontrer ici !

La nièce du capitaine von Shwartzkoppen leva les mains en un geste instinctif de défense. Mais Fritz fit semblant de ne pas s'en être aperçu et il prit tout simplement sous son bras le bras de Brigitte qu'il entraîna avec lui après avoir salué Mathieu avec une froideur méprisante, en disant :

— Je suis le fiancé de cette demoiselle, Monsieur...

Et il voulut s'éloigner avec la jeune fille, mais celle-ci résista et s'exclama sur un ton énergique :

— Ce monsieur est Monsieur Mathieu Dreyfus qui m'a sauvée d'un très grand danger au péril de sa propre vie... C'est pourquoi...

— Ah oui... J'ai entendu parler de celà, Monsieur, reprit Fritz von Stetten sur un ton de supériorité méprisante. Je profite donc de cette occasion pour vous adresser mes félicitations et mes remerciements...

Mathieu ne s'offensa point du ton désagréable sur lequel ces mots avaient été prononcés, car il devinait que l'Allemand bouillait intérieurement de rage et que c'était lui, en la circonstance qui se trouvait dans une situation humiliante, d'autant plus que Brigitte continuait de regarder Mathieu avec un air plus affectueux que jamais, ce dont Fritz ne pouvait manquer de s'apercevoir.

Se tournant vers sa fiancée, le jeune diplomate lui dit d'une voix aigre :

— Je suppose que tu as l'intention de rentrer à la maison avec moi ?

Mademoiselle von Sheden n'osa pas répondre par un refus.

Instinctivement, elle comprit que son fiancé avait dû la suivre dans la rue et entrer dans le jardin derrière elle pour l'espionner. Celà lui causait un sentiment de vive indignation et elle avait presque envie de crier à cet homme qu'elle n'aimait pas, quels étaient ses véritables sentiments à l'égard de Mathieu Dreyfus.

Mais elle comprit qu'elle n'en aurait pas le courage. Du reste, quoi qu'elle pût facilement deviner que Mathieu l'aimait, elle était bien obligée de faire semblant de l'ignorer, puisqu'il ne lui en avait encore rien dit, du moins pas d'une façon explicite.

Ce qui la tourmentait le plus, c'était l'idée qu'elle allait devoir quitter Mathieu sans lui avoir donné un nouveau rendez-vous pour une autre fois.

Les regards qu'elle adressait au jeune homme étaient empreints d'une expression de tristesse indicible. Avec un geste de douloureuse résignation, sa petite main se tendit vers son nouvel ami.

En sentant l'affectueuse pression des doigts de Mathieu, elle eût comme un frémissement et un éclair de passion apparut un instant dans ses yeux.

Cela suffit pour faire comprendre au jeune homme qu'elle désirait le revoir le plus tôt possible.

Fritz von Stetten remarqua lui aussi ce coup d'œil et d'une voix un peu impatiente il murmura :

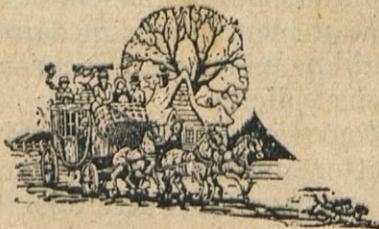
— Eh bien.. Est-ce que nous partons ?

— Oui, allons-nous en répondit Brigitte, d'une voix à peine perceptible...

Et elle s'appuya au bras de son fiancé qui la conduisit avec tant de précipitation vers la sortie du jardin que Mathieu Dreyfus n'eut même pas le temps de lui adresser une dernière phrase de salutations.

De cette façon se termina cette entrevue que les deux jeunes gens avaient attendue avec tant d'impatience durant les jours précédents.

Et naturellement cette mésaventure inattendue ne pouvait avoir d'autre résultat que de hâter l'éclosion de la passion réciproque qui avait commencé de s'élever dans leur cœur et dont l'intensité s'accroissait de jour en jour.





## CHAPITRE LXIII.

### AVOUEZ !

Le commandant du Paty se présenta au général Mercier qui l'attendait dans son cabinet de travail.

À peine le ministre eût-il vu entrer l'officier qu'il se porta à sa rencontre avec une visible impatience.

— Eh bien ? lui demanda-t-il. Qu'est-ce que le conseil de guerre a décidé en ce qui concerne le pourvoi en révision du capitaine Dreyfus ?

— Il a été rejeté, mon général...

Et, prenant un papier dans son portefeuille, le commandant le remit au ministre.

Un sourire de satisfaction intense apparut sur les lèvres du général Mercier.

— Bien... Très bien ! fit-il. Maintenant, toutes les formalités exigées par la loi ont été accomplies... Personne n'aura le droit de nous reprocher d'avoir procédé d'une façon arbitraire.

Le commandant haussa les épaules.

— Auriez-vous quelque objection à formuler lui demanda le ministre en fixant sur lui un regard interrogateur.

— Non, mon général... Il ne s'agit pas à proprement parler d'objections, fit-il. Mais je crains que tôt ou tard

cette affaire là va encore nous attirer des ennuis...

Le général Mercier fronça les sourcils.

— Pourquoi ?... Je vous prie de bien vouloir m'expliquer clairement votre pensée, commandant du Paty, ordonna-t-il sur un ton assez sévère.

— Parce qu'il est de toute évidence que les membres de la famille de Dreyfus n'ont pas à se résigner à accepter la sentence qui a été prononcée... Il ne faut pas oublier que les Dreyfus sont très riches et qu'avec beaucoup d'argent on peut faire bien des choses, même des miracles quelquefois...

— Celà est vrai... Mais croyez-vous vraiment que...

Le ministre ne crut pas nécessaire de terminer sa phrase parce qu'il savait bien que du Paty le comprenait parfaitement.

— Il est hors de doute que nous avons procédé exactement comme il le fallait reprit le commandant. Néanmoins, l'on ne peut pas nier non plus que les présomptions sur lesquelles l'accusation et la condamnation ont été basées étaient faibles, très faibles... Aujourd'hui, le peuple est avec nous, mais rien ne démontre d'une façon certaine qu'il en sera toujours de même... Si la presse continue encore longtemps de s'occuper de l'affaire, il finira bien par y avoir des gens trop précipitées... Et de tout celà, mon général, il pourrait résulter des complications qui n'auraient rien de réjouissant pour nous...

Le ministre avait écouté ce petit discours avec une grande attention.

Puis il se mit à se promener à travers la vaste pièce avec un air pensif et préoccupé.

Au bout de quelques minutes il s'arrêta devant le commandant et lui dit :

— Il est bien possible que vous ayez raison... Aussi suis-je d'avis qu'il faut faire absolument tout le possible